

## Pendant la mort (extrait)

Denise Desautels

Volume 26, numéro 2 (77), hiver 2001

Denise Desautels

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201537ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201537ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Desautels, D. (2001). Pendant la mort (extrait). *Voix et Images*, 26(2), 241–246.  
<https://doi.org/10.7202/201537ar>

# Pendant la mort (extrait)

Denise Desautels

## **alors je m'éloigne**

un peu, juste

un peu, avant l'évocation  
du pire qui viendra, je le sais  
plus fort que toi  
cet instinct, cet art  
faire défiler le pire  
par bribes sous tes yeux  
sous les miens surtout, avant  
qu'il n'advienne, ne soit advenu  
cette fatalité verticale  
déjà inscrite quelque part  
à l'orée du néant, cette fosse  
gravée vers laquelle  
tu ne peux t'empêcher  
de baisser tes pupilles  
de tendre tes phalanges  
étourdimement nous pousser  
nous la rejoignons  
elle est là  
pur décor, la fosse fictive  
prévoyante commémoration  
de l'avenir, l'unique  
le nôtre, sans personnage  
ni événement encore  
mais ça viendra, rassure-toi  
déjà on l'imagine, forcenée  
exhumant nos gestes futurs  
il faut l'examiner de près  
cette fosse, à la loupe

c'est ce que tu crois, car pour toi  
le pire, c'est voir venir  
attendre, ton pouls en délire  
fébrile, déjà possédée  
à cent pas du malheur  
que ça vienne, que ça frappe  
alors je m'éloigne avant  
l'éruption du vrai désastre  
ce trou qui exhibe ses ruines  
son spectacle volcanique, amplifié  
par la raucité de tes visions  
le vrai naufrage, cette vraie  
vieillesse si chargée  
si haïssable dans ta gorge  
qui m'empoignera  
à mon tour, ça viendra  
on n'y échappe pas, je le sais  
j'ai avalé tes mots, maman  
*la seule vraie justice ici-bas*  
alors je m'éloigne, en voyage  
ailleurs, au bout du monde  
je cherche de l'air mobile  
du son, ce à quoi j'aspire  
caprice, lenteur ou sursis  
par-ci par-là  
un écho amoureux  
tandis qu'il est encore temps  
une grande bouffée de bleu  
désinvolture ou égarement  
parmi des noms latins  
et des troncs pourpres  
debout, dociles  
sur l'écran de l'ordinateur  
je cherche ailleurs et cours  
après autre chose  
que le dépérissement  
coutumier, ta maladie, ta mort  
sans pitié, le flamboyant  
défilé de tes catastrophes  
autre chose, n'importe quoi

pourvu que ça ressemble  
à de l'extrêmement vivant  
n'importe quoi, maman  
je ne fabule pas, je cherche  
sonde, gratte notre fatalité  
verticale, saccage nos tombes  
descends en pleine tranchée  
et fouille, fouille  
jusqu'aux racines natives du mal  
et cela t'apeure, je le sais  
de me savoir ainsi  
médusée par ce noir absolu  
sur lequel se fondent  
ton rêve, ta rédemption  
mais au plus fort de l'absence  
grâce à je ne sais quel sortilège  
en dépit de tes prières  
j'existe, enfin j'existe  
abondante et excessive  
mêlée aux bruissements  
nos brûlures toujours en activité  
au plus près de l'élan  
et du bond  
là où s'ébranle la poussée  
là où ça s'insurge contre ton gré  
car, à la surface, ta vie  
immédiate, ses ajournements  
ses exils, ses retours transitoires  
étouffent l'air et la lumière  
ses pans vacillent  
abandonnés, puis repris  
exacerbés par ta douleur  
ton inapaisement, tes étreintes  
tes assauts, tes pleurs, tes appels  
au secours quand tu vis  
hésites à vivre, ne vis plus  
quand par miracle  
chaque fois, à peine  
une étincelle sur ton drap  
de nouveau tu vis, Job

à la dérive, violentée  
par ton Dieu  
dépouillée de tout  
sang, chair, espoir à l'abandon  
car, à la surface, maman  
tes lambeaux d'existence  
l'état second de tes gestes  
ta voix exsangue  
m'esquintent, me tuent

### **notre réalité obscure**

s'étale

se répand en moi, exténuée  
suspendue entre deux vies  
cent exigences, cent ferveurs  
cent regrets, cent remords  
aux aguets, le temps dur  
les livres et leur langage  
«immortel», dit-on  
conditionné par la souffrance  
«Penser, maintenant, était souffrir»  
voilà ce que Fernand Ouellette  
propose dans *Les Heures*  
juste après la disparition  
de son père  
or, en ce qui me concerne  
c'est aujourd'hui, maintenant  
ici, qu'elle s'affiche  
ma souffrance excédée  
par ces infatigables va-et-vient  
de ta mort exposée  
nue sur le tableau rugueux  
de ma vie, ma souffrance  
sur la montée du jour  
sur les étagères qui penchent  
de plus en plus sous le poids  
des phrases et le cumul  
des pensées, sur mes lettres  
comme des reliquaires  
enrobées de violet

sur les manuscrits  
où s'entassent, pêle-mêle  
fables, utopies et petits cercueils  
sur les cours, ma course automnale  
tout au long de cette autoroute  
de l'acier, qui s'allonge  
intarissable  
d'un octobre à l'autre  
c'est fou comme elle s'étire  
s'emballe, se perd, elle aussi  
dans la profondeur des mois  
des jours, des instants même  
tu ne la reconnaîtrais plus  
sur la liste d'épicerie, le ménage  
la lessive, sur les petits bruits  
de l'amour, ma souffrance  
sur le chat Léo, son obstination  
trop féline devant mon émoi  
sur les plantes fraîches  
leur soif, et ma main  
gauche, impatiente  
autour de l'anse  
ma main qui inonde le lierre  
le cyclamen, l'orchidée, la chambre  
la maison tout entière  
une fois, dix fois, mille fois  
continûment ma souffrance  
sur la sonnerie du téléphone  
les comptes, les saisons  
l'insomnie, l'encombrement  
des mirages, les lieux communs  
de la nuit, nos drames séculaires  
ma solitude, ses fantômes  
et sur l'incorrigible bavardage  
des petits riens stridents  
de l'enfance  
et sur ton inépuisable fin  
têtue, ma souffrance  
avec ses natures mortes  
qui garnissent joliment mon crâne

et sur toi, toi encore  
toi toujours, ma souffrance  
et sur la pensée de toi  
dans l'ouragan de mes rêves  
où parfois tu meurs un peu  
velléitaire, maman  
pour la énième fois  
où je voudrais parfois mourir  
prendre ta place  
plus que toi, m'oublier  
sombrier, disparaître  
que le rideau tombe  
que ça s'éteigne  
une fois pour toutes  
le morbide, le funeste, la fosse  
un long sommeil sans voix  
ni ressassement ni lâcheté  
où rien ne se presse  
où rien ne dure  
aucune figure fatale  
du plein vide  
de la blancheur partout  
contre mon incompétence